

La Commune

du 8
au 11 novembre
2018

centre dramatique
national

de Alain Badiou

mis en scène par
Marie-José Malis

LA VRAIE VIE

Avec Amza Amraoui, Malik Benazouz, Yanne Bibang, Erwan Guignard,
Dany Mehengat, Philippe Quy, Adnan Shamastov,
Zahirul Talukdar, Güven Tugla

Aubervilliers

2 rue Edouard Poisson
93300 Aubervilliers
+ 33 (0)1 48 33 16 16

lacommune-aubervilliers.fr
M° Aubervilliers-Pantin
Quatre Chemins

dossier de presse

La Commune

La Vraie Vie

d'après *La vraie vie*, d'Alain Badiou
mis en scène par
Marie-José Malis

avec Amza Amraoui, Malik Benazouz, Yanne
Bibang, Erwan Guignard, Dany Mehengat,
Philippe Quy, Adnan Shamastov, Zahirul
Talukdar, Güven Tugla

DU 8 AU 11 NOVEMBRE 2018 DURÉE 1H30

JEU, VEN À 14H30
SAM À 18H, DIM À 16H

Contact presse **OPUS 64**
Aurélie Mongour, a.mongour@opus64.com
Arnaud Pain, a.pain@opus64.com
+33(0)1 40 26 77 94

visuels téléchargeables sur lacommune-aubervilliers.fr/presse

Aubervilliers

La vraie vie

d'après *La vraie vie*, d'**Alain Badiou**

mis en scène par **Marie-José Malis**

avec des jeunes amateurs d'Aubervilliers et de la Seine-Saint-Denis : **Amza Amraoui, Malik Benazouz, Yanne Bibang, Erwan Guignard, Dany Mehengat, Philippe Quy, Adnan Shamastov, Zahirul Talukdar, Güven Tugla**

assistanat à la mise en scène **Louise Narat-Linol**

création lumière **Louise Brinon** et **Anne Sophie Mage**

création sonore **Géraldine Dudouet**

scénographie **Adrien Mares**

costumes **Pascal Batigne**

production **La Commune CDN Aubervilliers**

en complément

DU 7 AU 17 NOVEMBRE

Dans le cadre du Festival d'Automne à Paris

Le Grand Sommeil de Marion Siéfert (artiste associée) a été créé à La Commune CDN Aubervilliers mars 2018. Ce spectacle mêlant danse et théâtre prend sa force dans la collaboration artistique de l'auteure Marion Siéfert, de la performeuse et interprète Helena de Laurens et de l'imaginaire d'une enfant.

Mardi, mercredi, jeudi à 19h30, vendredi à 20h30, samedi à 18h et dimanche à 16h.

Durée 1h00

LE VENDREDI 9 NOVEMBRE À 19H00

L'École des Actes au Palais de Tokyo (Paris

16^{ème}). L'École des Actes vous propose de participer à l'un des moments forts de son travail, en assemblée dans le Toguna du Palais de Tokyo, à partir de premières hypothèses notées dans un Manifeste de mai 2018. L'échange portera sur le travail, le logement et sera partagé avec le public, les membres de l'École, des artistes, des architectes, des philosophes.

Résumé

« *Quelle vie ! La vraie vie est absente. Nous ne sommes pas au monde.* »

Rimbaud

"Délires I", Une saison en enfer

La vraie vie est absente disait Rimbaud. Faut-il donc, comme on nous l'assène, renoncer à la chercher ? De la conférence prononcée par Alain Badiou à l'attention de la jeunesse, douze habitants d'Aubervilliers, âgés de 14 à 25 ans, se sont appropriés les vigoureuses affirmations. Sous la direction complice de Marie-José Malis, ils ont découvert au cours de l'été 2016 les joies du théâtre alliées à celles de la philosophie. De cette rencontre est né un spectacle détonnant. Un manifeste par et pour les jeunes, qui nomme les raisons de la désorientation contemporaine tout en lui opposant d'ingénieux remèdes : Marx (Karl et Groucho), Rimbaud, Pasolini, Mohamed Ali, un fameux président chinois, Platon et même Maradona. Autant d'amis du passé pour affronter la morosité des temps présents et réinventer le futur.

Note d'intention

Durant 3 semaines, au début de l'été 2016, l'idée m'a prise de vouloir initier les jeunes dits de banlieue au théâtre de pensée. J'ai proposé à 12 lascars de travailler avec moi un texte qui allait devenir assez couru, qui ne l'était pas encore car non édité à ce moment : une conférence qu'Alain Badiou avait prononcée chez nous, destinée à la jeunesse. *La Vraie Vie*.

Ils étaient douze, des garçons et deux filles. Âgés de 14 à 25 ans. Tous plus banlieusards, drôles, populaires, les uns que les autres. Et je ne sais comment rendre grâce à ces petites affichettes collées dans les rues d'Aubervilliers et dans les lycées alentours qui nous ont fait surgir ces jeunes qui sans lien aucun avec cet art, trouvaient naturel de vouloir passer leurs vacances dans un CDN à faire du théâtre de philo, « un truc de mytho » comme ils le disaient avec une gourmandise terrible.

Le matin, nous étudions le texte, c'est à dire que nous le lisions, que je lançais les éclaircies et que j'écoutais la jeunesse déployer son intelligence vive, si peu sûre d'elle et en même temps si profonde car orientée par une seule nécessité : la générosité, la recherche, oui, de la vraie vie, de la vie juste dont on lui annonce pourtant qu'elle n'est nulle part. Le texte apparaissait ainsi fait pour eux : il parlait du nouveau visage de la lutte des classes, de la désorientation propre à une jeunesse contemporaine, dont tout le monde se réclame, que tout le monde courtise, qui n'a plus ni étapes ni rites ni garde-fous, que tout le monde semble libéralement favoriser et que tout le monde redoute et veut châtrer, de la confiscation de la jeunesse des jeunes, de l'argent, du carrefour atroce qu'il y aurait à choisir entre vie intense mais courte en forme de bombe-humaine ou vie longue mais adaptée aux credos et actes les plus mornes, de l'amour comme figure rare de l'époque, de la jeunesse d'avant, et de nouvelles alliances : entre jeunes séparés, entre jeunes et vieux. Puis l'après-midi, nous répétions le texte. C'était simple et ça l'est resté. Mes loustics me démontraient qu'ils comprenaient le texte parce qu'ils me le disaient, à moi, et qu'ils l'illustraient. Nous riions beaucoup. Je hurlais aussi souvent, car il est difficile de faire

un théâtre de concepts avec les pieds nickelés. Ou plutôt, non, je le sais : Groucho Marx en est le maître et eux, ces héritiers improbables, furent mes enseignants en burlesque philosophique. Et toujours, je savais que j'étais heureuse : entendre la langue du philosophe dans les bouches enfantines et ganaches de mes jeunes amis, c'était pour moi, la joie, le clin d'oeil politique le plus taquin et juste que j'aie entrevu.

À la fin, le plateau s'est trouvé jonché d'images et de slogans, telles les icônes vintage d'un culte des personnalités bravachement assumé : Marx (les deux), Badiou, Rimbaud, Pasolini, Mohamed Ali, un certain Président chinois que je n'ose nommer ici par crainte d'être censurée, Platon, Maradona... Et avec ces aides du passé, nous reprenait la nostalgie d'un futur que nous sentions pousser pour nous et approcher vers nous sa fleur odorante. Nous avons appris à aimer ce qui viendra de nous. La jeunesse dansait sa pensée, ses aspirations, ses ampleurs indulgentes et révoltées, avec ce génie si vif des pantomimes et des mots, et moi je servais à les regarder et à les encourager, mes petits jongleurs enfants de Dario Fo ; et eux, à la fin, pour leur donner un ciel, j'ai mis une image qui flottait, issue du XVIIIème siècle et de sa Révolution, une image de la Concorde célébrée, pour une cité où la jeunesse serait invitée à aider le monde, car le monde tirerait sa beauté de se vouloir jeune. Et même, car il faisait chaud, nous avons fabriqué de petits éventails qui aéraient l'esprit et les épidermes de nos jeunes gens laborieux, car penser, ça fait transpirer, et sur ces éventails espiègles, se balançait en effigie la tête très amusée de l'éminent philosophe di gauchiste. Je crois qu'il est inutile de dire ce que cela a été, ce que tout le monde a célébré dans ce petit spectacle, dans cette accolade entre le vieil homme et les jeunes amis, dans cette très évidente rencontre entre l'intelligence populaire et l'intelligence du livre, et dans cette grande déclaration d'amour au théâtre et à sa fantaisie ; je crois que c'est inutile parce que tout le monde sait que c'est cela la jeunesse: une démonstration de tendresse, de confiance et de haute capacité.

Marie José Malis

La vraie vie

Dans *La vraie vie*, le philosophe Alain Badiou s'adresse à la jeunesse. Il ne prétend pas lui administrer une leçon de morale ou de sagesse du haut de ses 79 ans, mais souhaite l'aider à s'orienter dans un présent incertain.

L'auteur part du constat que la société vante autant la jeunesse qu'elle en a peur. Il estime que l'absence d'initiation de nos sociétés modernes conduit à la fois au culte d'une jeunesse infinie et à une puérilisation de l'adulte, facteurs de désorientation. Aussi propose-t-il une alliance entre le noyau des vieux révoltés et la jeunesse désirante d'un monde plus égalitaire.

Surtout, il assume à l'instar de Socrate de "corrompre la jeunesse", en lui inspirant des idées subversives à l'égard de l'ordre existant.

Pour Badiou, le monde contemporain propose d'abord à la jeunesse une "fausse vie", une "vie dévastée", qui est "la vie pensée et pratiquée comme la lutte féroce pour le pouvoir, pour l'argent": une vie "réduite, par tous les moyens, à la pure et simple satisfaction des pulsions immédiates".

Il y oppose la "vraie vie", expression empruntée à Rimbaud - poète dont la jeunesse fut fulgurante.

Le philosophe propose à la jeunesse de prendre la mesure des deux ennemis intérieurs, qui la prennent en tenaille. D'une part, l'idée que, sans perspectives collectives exaltantes, la vie consiste à consommer et à jouir pour satisfaire des pulsions immédiates, qu'il s'agit finalement de brûler sa vie. D'autre part, l'idée qu'il faille construire et réussir sa vie : s'installer dans le monde tel qu'il est et s'y ménager une bonne place au moyen d'un carriérisme conformiste. Dans les deux cas, la jeunesse est conduite à se soumettre au marché, et à sa puissance de désubjectivation.

Aussi, puisque la vraie vie reste "*l'unique question du philosophe*", ce dernier invite la jeunesse à se transformer, l'exhorte à faire preuve de liberté pour rompre avec ce qui lui est proposé : la course à la jouissance ou au pouvoir. Seul le désintéressement ouvre la voie à une vie, "*créatrice et intense*", dans l'un des quatre champs de vérité de l'existence, à travers la participation à la construction patiente d'une politique égalitaire, une vocation artistique ou scientifique ou l'expérience d'un amour véritable. Là peut s'éprouver le sentiment d'une vraie vie, d'une vie qui vaut la peine d'être vécue.

« La toute première réception officielle de la philosophie, avec Socrate, prend la forme d'une très grave accusation : le philosophe corrompt la jeunesse. Alors, si j'adopte ce point de vue, je dirai assez simplement : je viens corrompre la jeunesse en parlant de ce que la vie peut offrir, des raisons pour lesquelles il faut absolument changer le monde et qui, pour cela même, imposent de prendre des risques.

Aujourd'hui, parce qu'elle en a la liberté, la possibilité, la jeunesse n'est plus ligotée par la tradition. Mais que faire de cette liberté, de cette nouvelle errance ? Filles et garçons doivent découvrir leur propre capacité quant à une vraie vie, une pensée intense qui affirme le monde nouveau qu'ils entendent créer.

Que vivent nos filles et nos fils ! »

Alain Badiou

Prémices de la création

À l'occasion de l'UEFA Euro 2016, La Commune, avec la collaboration du philosophe Alain Badiou, auteur associé au théâtre, ont créé un événement populaire, mêlant football, philosophie et théâtre.

Avec l'énergie du collectif, l'enjeu était de penser ensemble, avec la jeunesse, sous la stimulation des grands textes de la philosophie politique, et avec la présence de grands philosophes contemporains, l'état de nos démocraties, leur transformation désirée, en Europe.

Pour cet événement théâtral, philosophique et sportif qui se tenait au moment des phases finales de l'Eurofoot, huit philosophes européens, invités par Alain Badiou s'interrogeaient sur l'art, le sport et la société. En parallèle des spectacles de théâtre dédié au foot, étaient organisés des stages mêlant théâtre et football. Intervenants théâtre et animateurs sportifs se penchaient ensemble sur ce qui fait collectif, le théâtre s'inspirant des énergies du collectif que génère le sport.

Ce temps fort de début d'été avait pour objectif d'actualiser les principes fondateurs des grands festivals de la décentralisation : profiter des vacances pour cultiver son corps et son esprit, poursuivre une oeuvre d'éducation et d'émancipation par le partage de l'art et de la pensée, avec les penseurs et créateurs les plus éminents de ce temps. L'art, la culture, la philosophie pratiquée en commun, sont des outils de construction. Ils autorisent la parole, la fondent. Ils permettent aux sujets de se construire en nommant le monde désiré, en mettant en oeuvre dans la construction des formes, les moyens subjectifs et collectifs de la transformation de la réalité. Ils sont aussi le lieu d'apparition de la richesse individuelle et collective, le lieu où justice est rendue à la capacité de chacun et du collectif.

C'est dans ce cadre que le théâtre de La Commune CDN a proposé à des jeunes de 14 à 25 ans d'Aubervilliers et de la Seine-Saint-Denis de s'initier au théâtre dit "de pensée". Les douze jeunes qui ont répondu à l'appel ont alors travaillé à partir d'une conférence d'Alain Badiou destinée à la jeunesse, *La Vraie Vie*, pour créer ce spectacle inédit, drôle, populaire.

Pour Marie-José Malis, directrice de La Commune - CDN d'Aubervilliers qui a donné naissance au projet et l'a mis en scène, « tout le monde sait que c'est cela la jeunesse : une démonstration de tendresse, de confiance et de haute capacité ».

Entretien avec Marie-José Malis

Pourquoi avoir choisi de monter ce texte d'Alain Badiou ?

Au début, il y avait la volonté de refonder une petite troupe de jeunes, comme une tentative de retrouver le sol de ce théâtre, puisqu'il était né d'une troupe de jeunes montée par Gabriel Garran. La question était : quel répertoire doit-on monter avec les jeunes d'Aubervilliers aujourd'hui ? Et bizarrement, au lieu de chercher un théâtre métaphorique, ce qu'on fait classiquement : monter Roméo et Juliette adapté à la situation contemporaine par exemple, j'ai pensé que ce qu'il leur fallait, c'était une parole philosophique au sens où elle permet un travail du théâtre où sincèrement, tout de suite, on parle ensemble de la vie. Le théâtre, c'est aussi un endroit où on vient faire le point sur la vie, la vie de tous et la vie de chacun. Essayer de penser cette vie, l'exprimer autrement, de manière plus juste, plus bénéfique et avec plus de netteté. On est parti d'un texte d'Alain Badiou qui parlait de la jeunesse pour qu'ensemble on puisse parler de leur vie...

Badiou choisit de s'adresser à la jeunesse, inquiété par la désorientation à laquelle l'époque les voue. Il les invite à reprendre confiance dans leur capacité de transformation du monde et de « nos vies dévastées ». Comment les jeunes ont-ils reçu les constats et l'invitation de ce philosophe ?

Au début, ils étaient éberlués par le texte, par les idées, et leur positivité surtout. C'est ça qui était le plus étonnant. On sentait que lire un texte théorique, c'était déjà tout à fait ébourriffant pour eux. Mais ce qui l'était davantage encore, c'est que ce soit un texte théorique, sans être du tout critique, qui permettait à nos discussions d'avoir une positivité. Je me souviens très bien, par exemple quand on a évoqué la question de l'amour, ils disaient que la pureté, la positivité de l'amour n'existait pas et que le

gars qui parlait là, Badiou, était "un mythe". L'expérience qu'eux avait de l'amour était triste, désespérée au fond, ils décrivaient l'amour sous le sceau de l'intérêt, corrompu par l'argent ; l'amour réduit au couple, à une conjugalité étroite, ils évoquaient aussi une « guerre sociale » dans laquelle pour plaire aux filles, il faut être battant. L'idée que l'amour puisse être autre chose leur paraissait surprenante. Le plus ébourriffant donc pour eux au début, c'était qu'un grand intellectuel ait quelque chose à dire de tendre pour eux. Alors on a beaucoup parlé de leur propre désir, de leurs propres modèles. C'était très beau. On a pu parler de ce qu'était le travail pour eux, de ce que pouvait être l'amour, l'amitié... dans un climat tout à fait dézingué !

Qui sont les jeunes avec qui tu as monté la pièce ?

Ce sont des jeunes d'Aubervilliers. On a mis des affichettes dans la ville et on a vu arriver ce qu'on espérait sans trop y croire, c'est à dire une bande de lascars, des garçons - quasiment pas de filles. Je n'ai jamais compris quel était leur rapport au théâtre avant cette expérience. Je ne sais pas avec quel imaginaire théâtral ils ont pu nous rejoindre. C'était improbable au fond.

Ce sont des jeunes lycéens, des jeunes travailleurs et des jeunes sans travail, cosmopolites évidemment. Complètement innocents dans les codes théâtraux, sans références, ne sachant pas du tout où ils sont en fait. Et c'est assez merveilleux, parce que comme ils ne savaient pas où ils étaient, tout de suite on a pu établir une sorte de relation insolite, car sans transition le théâtre était à eux. Ils se sont mis à être chez eux, comme des poissons dans l'eau. Ils n'étaient pas du tout intimidés. C'était normal qu'ils soient là et qu'ils nous fassent suer. C'était normal qu'il y ait des gens dont le métier était d'être là pour ça. Donc on ne peut jamais les intimider par un rapport de dettes, en leur rappelant

qu'il y a des salariés à leur disposition. Ils s'en foutent complètement. Pour eux, c'est normal.

Donc à partir de là, on s'est mis à faire du théâtre comme on pouvait avec des gamins qui arrivaient avec trois heures de retard, repartaient au bout de deux heures, jamais les mêmes d'un jour sur l'autre...

Comment avez-vous procédé au plateau pour vous emparer collectivement d'un texte déclaratif, écrit par un vieil homme à l'attention de la jeunesse, sans écraser l'énergie débridée de ces jeunes ?

Quand ils sont allés sur le plateau, ils ont commencé à faire les andouilles, pour le plaisir strict de faire les andouilles. Et il y a comme une molécule théâtrale en eux, qui est : qu'il s'agit de faire les enfants. Après, quand on a essayé de dire le texte, leur grande déclaration, ça a été aussi : « Mais Marie-Jo, nous on est des cons, on ne peut pas dire ce texte. On est des cons. » Ça revenait tout le temps. Mais assez vite, j'ai pu les convaincre que le texte pouvait se jouer aussi, qu'on pouvait jongler avec lui et ça s'est fait sans transition. Je leur ai demandé d'illustrer tout ce qu'il disait. C'était ultra-marrant. Et ça faisait apparaître qu'ils comprenaient tout ce qu'ils disaient puisqu'ils étaient capables de l'imager. Et sans parler du fait qu'ils se sont mis à jouer de ce sentiment d'étrangeté ou d'illégitimité, le fait d'être sans poids, sans puissance, le sentiment de leur débilité, au sens d'impouvoir, ils se sont mis à en jouer, ce qui est la position par excellence de Charlie Chaplin. Ils se sont rendus compte que ce qui pouvait blesser dans la vie, le sentiment du mépris ou le fait de ne pas être à sa place, au théâtre, cela devenait une force immense. Parce qu'on peut jouer avec joie de sa non-compétence, du fait qu'on est déplacé, qu'on a une autre place dans le jeu des pouvoirs et qu'on défait le jeu des représentations dominantes.

Qu'est-ce que cela t'apporte et apporte à ton théâtre de travailler avec ces jeunes gens ?

Je les adore d'abord. Je veux leur bonheur. Ils me font rire et je les admire. J'admire leur vitalité, leur intelligence, leur capacité à construire, à rire, à jouer. Ça me libère du Surmoi du théâtre, c'est comme si je sentais que le théâtre pouvait être un lieu infiniment plus familier, plus insolite, plus autorisé à tout, sans peurs, sans codes pré-établis. C'est ça qu'ils me donnent : le sentiment qu'on a rien à démontrer au théâtre, qu'on a juste à chercher à être ensemble, justes et joyeux, dans une grande affection. C'est ce qui arrive dans ce théâtre, avec les amis de l'École aussi, le sentiment inédit pour moi d'égalité, d'hospitalité nouvelle et petit à petit de nouveaux rituels : comment on peut être là tous, et eux avec leur insolence, leur côté complètement picaresque ! Ces gamins, c'est ça, ce sont des picaros.

Entretien avec Güven Tugla et Philippe Quy

De quoi parle le texte de Badiou pour toi ? Qu'est-ce que la vraie vie ?

Güven : Pour moi, la vraie vie en général, c'est quand tu as réussi quelque chose, quand tu es content d'avoir quelque chose : un toit, un travail, une famille... Quand tu es bien dans ta vie, c'est la vraie vie. Pour moi, elle n'est pas complètement absente la vraie vie... Après au niveau du spectacle, c'est différent, ça parle des Grecs tout ça !... Pour Badiou, la vraie vie, c'est quand tu ne fais pas attention à l'argent, au matériel, toutes ces choses, elles sont désuètes... En gros lui, Alain Badiou, une meuf elle pourrait pas le michtonner. Lui, ça ne l'intéresse pas tout ce qui est argent, le paraître, le matériel. Une meuf qui s'intéresse à ça, on appelle ça une « michto »... Mais y'a rien à gratter avec Badiou ! Moi, y'a rien à gratter non plus. Avec moi, les meufs elle mange aux restos du cœur... Bien vu Coluche !

Philippe : Badiou, ce qu'il dit de la « vraie vie », il dit la vérité que personne ne veut vraiment écouter. Il dit que c'est dur pour les vieux comme pour les jeunes, que pour les riches, c'est simple, et qu'ils nous ignorent, qu'ils ignorent ou veulent ignorer ce qu'on vit. Tu demandes le prix d'un ticket de métro à un député, certains ne savent pas répondre ! Il y a des vidéos drôles là-dessus... Eux ils ne connaissent pas la vie et c'est incroyable que des gens comme ça soient au pouvoir. Ou Macron qui dit, il n'y a pas longtemps : « Je traverse la rue, je trouve un travail. » C'est faux. Moi, j'ai un trouvé un travail parce que je suis chinois, on ne va pas se mentir. On a un Pôle emploi spécial chinois, parce que les grossistes chinois, ils ne prennent que des chinois, pas parce qu'ils sont racistes, encore que, peut-être un peu... mais c'est plus simple, la communication. Du coup, j'ai de la facilité à trouver un travail, mais c'est pas le cas de tout le monde en banlieue. Et c'est pas un travail simple, je travaille 55h. Le salaire, il est pas mal, mais rapporté au 35h, ça fait pas un SMIC... Moi, je choisis de faire ça, mais je sais que c'est pour un temps. Je ne pourrais pas continuer comme ça tout le temps, mais il y a des gens là-bas qui font ça pendant 30-40 ans et c'est leur train de vie.

Le texte il sort une vérité que personne ne veut écouter. Il parle de l'injustice et de l'ignorance de beaucoup. La vérité, l'égalité, elle est juste là, mais chacun bouche ses oreilles. Certains veulent garder leur pouvoir et l'égalité est longue à venir. Alors que c'est tellement logique ! Ceux qui ont du pouvoir et qui ignorent la vie de beaucoup de gens, ne disent pas les choses telles qu'elles sont, ils dévient le sujet.

Alain Badiou, en reprenant le projet de Socrate, cherche à donner confiance à la jeunesse dans sa capacité de transformation du monde, as-tu cette confiance ?

Güven : On va dire que quand j'étais petit, j'avais pas cette confiance, je me disais que j'étais une merde et que j'allais rien faire de ma vie. C'est peut être par ce que... comme je viens du 93, c'est le cliché : personne ne réussit... Mais après au fur et à mesure, j'ai été à l'école, j'ai réussi des examens tout ça et je me suis dit : non, en fait, c'est pas réservé qu'aux gens de l'extérieur, nous aussi on peut réussir. De fil en aiguille, maintenant, je suis assis avec toi et je t'en parle, je fais un entretien pour le théâtre... Maintenant j'ai cette confiance en moi. Et je suis convaincu que les jeunes, même ici, ils peuvent réussir quelque chose. Même parmi nous, pourquoi pas, il y a peut-être le futur président de la France, ça se trouve... Cette pièce, elle parle des jeunes. Elle parle de nous. C'est la vie réelle, et nous on joue le rôle des jeunes comme les jeunes grecs avec qui Socrate parlait. Après, la confiance pour transformer quelque chose de la vie, du monde, c'est compliqué... Faire avancer les choses, travailler ensemble, c'est bien, mais... Réussir sa vie dans le monde tel qu'il est, ou brûler sa vie dans les plaisirs. Moi, je suis quelqu'un qui veut réussir sa vie tranquille...

Philippe : Moi, je pense que les choses changent, mais je n'aime pas beaucoup agir, parler, convaincre l'autre. Je ne participe pas beaucoup à la transformation du monde. Mais quand Badiou dit qu'il corrompt la jeunesse, je crois qu'il dit que nous aussi on esquivé le sujet. Il nous

pousse à nous battre, à avoir confiance à essayer de transformer les choses. Nous, on regarde nos smartphone - un tel a fait ci- un tel a fait ça, et on reste dans la critique, au lieu de se battre...

Qu'as-tu appris de cette expérience théâtrale ?

Güven : C'était une première pour moi, je n'avais jamais fait de théâtre avant, quand je suis arrivé au théâtre, j'étais un peu perdu, je le cache pas, j'étais pas sûr de moi. Mais plus on jouait avec les autres, plus ça allait, je voyais qu'il y avait une bonne ambiance qui s'installait... Et après, dès que j'ai eu des bons retours de Marie-Jo, ça m'a motivé, je me suis dit : c'est bien, je fais pas de la merde. J'ai continué et jusqu'à maintenant. Ça m'a donné envie d'aller voir dans d'autres théâtres, pourquoi pas devenir acteur...

Avant, quand j'étais petit, j'étais allé au théâtre, normal : avec l'école. Mais après ça, j'y étais plus jamais retourné de moi-même, sans les profs. C'est seulement quand j'ai trouvé ce travail à la mairie que j'y suis retourné, mais pour travailler, pour filmer les pièces. Et c'est grâce à ce travail justement, en 2016, quand je filmais pour le festival autour de l'Eurofoot organisé par le théâtre, il y avait des flyers sur le comptoir qui annonçaient la recherche de jeunes comédiens pour faire une troupe. Je suis allé voir au début pour rigoler... Ça m'a bien plu, j'ai mordu à l'hameçon et j'y suis retourné tous les jours ! Et puis, la troupe, on est une très bonne équipe ! Chacun a sa personnalité, entre nous, on va se vanter et y'a pas de tabou, on parle de tout. Bon, souvent Marie-Jo elle en a marre de nous, elle se tire les cheveux, elle en peut plus ! Mais c'est pour le bien du groupe : c'est comme dans un couple, si y'a pas d'embrouilles, ça tient pas ! Si Marie-Jo, elle nous crie pas dessus, c'est mort, il faut qu'elle crie un peu pour qu'on se mette à travailler, qu'on soit chaud ! Sinon, ça marche pas...

Philippe : J'y allais jamais au théâtre de La Commune avant, j'y étais passé juste une fois pour voir le spectacle du Lycée Le Corbusier où jouais la sœur d'un ami. Et j'ai vu une affiche qui proposait

de participer à la création d'un spectacle. J'étais en 1ère, je venais de commencer le théâtre et je me suis dit pourquoi pas. En général, j'aime bien monter sur scène et faire un spectacle, sans trop réfléchir. Mais là... Au début, il y a des moments, on ne comprenait pas trop le texte. Des fois, on jouait au mot à mot, on jouait le texte au premier degré. Marie-Jo nous laissait libre cours d'abord et après, elle nous dirigeait, et peu à peu on comprenait le texte en le jouant.

Et à la fin des spectacles, de discuter avec les spectateurs aussi, ça m'a fait réfléchir sur cette désorientation des jeunes – autour de moi même. J'ai un ami qui est parti voir le conseiller d'orientation, qui lui a conseillé d'aller en pro, comme ça, sans même connaître ses notes, est-ce que c'est parce qu'il était noir ? Il l'amadouait pour aller en pro en lui disant si tu veux te faire de l'argent, c'est mieux. Il était au collège et il s'est dit ok. La jeunesse des cités, elle n'a pas de vraies orientations ! Mais lui, après, il a fait du théâtre, et il est arrivé jusqu'au Conservatoire national. Aujourd'hui, c'est évident que c'était ridicule ce que lui disait le conseiller d'orientation, et il y en a plein des jeunes dans ce cas. Moi, j'ai arrêté mes études, peut-être que j'aurais du aller en pro, mais tous mes amis allaient en général et je les ai suivis. Je ne pensais pas à mon avenir, je ne pensais qu'à l'école à ce moment-là. J'avais de bonnes notes au début, mais j'ai peu à peu abandonné l'école. Je n'avais plus la foi de travailler. Je savais pas bien pourquoi. Je travaillais : pour avoir de bonnes notes, mais après... ça ne m'intéressait plus, parce que les cours ne m'intéressaient pas. Ce qui m'intéresse, c'est des choses pratiques, plutôt que des formules théoriques pour les styler encore à la fac. J'ai fait bac S et oui, je l'ai eu, je suis fier. Je pourrais continuer l'école peut-être, mais ça ne me plaît pas, c'est trop théorique. Moi, ce que je voudrais apprendre, c'est des trucs un peu plus intrigants, c'est connaître les plantes médicinales, les vertus du miel, je sais pas, les recettes de grand-mère, comment survivre en forêt... Et continuer le théâtre.

Extrait du texte d'Alain Badiou

Être jeune, aujourd'hui : sens et non-sens

Commençons par les réalités : j'ai soixante-dix neuf ans. Alors, pourquoi diable est-ce que je m'occupe de parler à la jeunesse ? Pourquoi ce souci supplémentaire : en parler aux jeunes eux-mêmes ? Est-ce que ce n'est pas aux jeunes de parler de leur expérience de jeunes ? Est-ce que je viens donner des leçons de sagesse, comme un vieillard qui connaît les dangers de la vie et qui apprend aux jeunes à se méfier et à se tenir tranquilles, en laissant le monde comme il est ? On verra peut-être, je l'espère, que c'est le contraire. Que je m'adresse aux jeunes à propos de ce que la vie peut offrir, des raisons pour lesquelles il faut absolument changer le monde, raisons qui, pour cela même, imposent de prendre des risques.

Mais je vais commencer d'assez loin, par un épisode très connu qui concerne la philosophie : Socrate, le père de tous les philosophes, a été condamné à mort sous le chef d'accusation de "corruption de la jeunesse". La toute première réception officielle de la philosophie prend la forme d'une très grave accusation : le philosophe corrompt la jeunesse. Alors, si j'adopte ce point de vue, je dirai assez simplement : mon but est de corrompre la jeunesse.

(...)

La philosophie, son thème, c'est la vraie vie. Qu'est-ce qu'une vraie vie ? Telle est l'unique question du philosophe. Et (...) pour autant qu'il y a corruption de la jeunesse, ce n'est pas du tout au nom de l'argent, des plaisirs ou du pouvoir, mais pour montrer à la jeunesse qu'il existe quelque chose de supérieur à tout cela : la vraie vie. Quelque chose qui en vaut la peine, pour quoi, il vaut la peine de vivre, et qui laisse, loin derrière l'argent, les plaisirs et le pouvoir. La "vraie vie", rappelons-le, est une expression de Rimbaud. Voilà un vrai poète de la jeunesse, Rimbaud. Quelqu'un qui fait de la poésie à partir de son expérience totale de la vie qui commence. C'est lui qui, dans un moment de désespoir, écrit de façon déchirante : "La vraie vie est absente."

Ce que la philosophie nous enseigne, en tout cas tente de nous enseigner, c'est que si la vraie vie n'est pas toujours présente, elle n'est jamais complètement absente. Qu'elle soit un peu présente, la vraie vie, c'est ce que veut montrer le philosophe. Et il corrompt la jeunesse au sens où il tente de lui montrer qu'il y a une fausse vie, une vie dévastée, qui est la vie pensée et pratiquée comme la lutte féroce pour le pouvoir, pour l'argent. La vie réduite, par tous les moyens, à la pure et simple satisfaction des pulsions immédiates.

Au fond, dit Socrate, et je ne fais pour le moment que le suivre, il faut lutter pour conquérir la vraie vie contre les préjugés, les idées reçues, l'obéissance aveugle, les coutumes injustifiées, la concurrence illimitée. Fondamentalement, corrompre la jeunesse cela veut dire une seule chose : tenter de faire que la jeunesse ne rentre pas dans les chemins déjà tracés, qu'elle ne soit pas simplement vouée à une obéissance aux coutumes de la cité, qu'elle puisse inventer quelque chose, proposer une autre orientation en ce qui concerne la vraie vie.

La vraie vie, A. Badiou, ed. Fayard, 2016

Extrait de la pièce

N'eus-je pas une fois une jeunesse aimable, héroïque, fabuleuse, à écrire sur des feuilles d'or ?

Nous ne sommes pas contre les vieux, nous sommes contre ce qui les a fait vieillir

Amantha *[dans un murmure]* — *La vraie vie...*

Socrate — *La vraie vie. Qui n'est jamais absente. Ou jamais complètement.*

PHILIPPE

Dans quelle balance pouvons-nous peser ce que vaut la jeunesse aujourd'hui ?

MALIK

A vrai dire, c'est une question que je vous pose au moins autant que je me la pose. Dans quelle balance pouvons-nous peser ce que vaut la jeunesse aujourd'hui ?

GUVEN

Puisqu'on sait que la jeunesse a deux ennemis intérieurs, d'où le coup de la balance :

YANNE

- D'un côté son désir de brûler la vie dans des moments et des expériences d'intensité maximales mais de courte durée, de devenir un junkie, un martyr,

ERWAN

- D'un autre côté son désir de construire la vie, de l'installer et de réussir dans le monde tel qu'il est, de devenir un PDG, un homme de pouvoir, un type riche et intégré

AMZA

Qu'est-ce que nous dirions aujourd'hui ? Qu'est-ce que nous retiendrions comme résultat d'une pesée des deux termes de la contradiction qui constitue toute jeunesse ? Vers où s'incline la balance ?

MALIK

Là, ça fait un moment qu'on parle des jeunes, mais dans la salle, il n'y pas que des jeunes, il y a plutôt des vieux

GUVEN

Bon allez courage, les gars.

Oui, mais les vieux qui viennent au théâtre, peut-on considérer qu'ils sont ce qu'on appelle vieux ?

TOUS

Ils sont plutôt très vieux

PHILIPPE

Dans les salles de théâtre, il y a plutôt des jeunes qui sont forcés par le système scolaire et des très vieux qui sont mécontents, qui n'aiment ce qu'on fait, ils ne nous aiment pas

ZAHIRUL

Je propose une hypothèse, vas-y Malik

MALIK

J'y vais : ces très vieux et ces jeunes, c'est peut-être le personnel, le corps de la politique aujourd'hui, de ce que la politique pourra être aujourd'hui.

Biographies

Alain Badiou

Alain Badiou est né le 17 janvier 1937 à Rabat (Maroc). Son père est professeur agrégé de mathématiques, résistant devenu maire de Toulouse à la Libération et sa mère est également professeure agrégée de lettres.

Alain Badiou suit des études de philosophie à l'École Normale Supérieure et sort premier de l'agrégation en 1960. C'est à l'ENS qu'il côtoie Althusser, Canguilhem ou encore Lacan. Il commence aussi à militer contre la guerre d'Algérie. Nommé professeur de philosophie à Reims puis à l'Université expérimentale Paris VIII (Vincennes) dès sa création après Mai 68, il se lance avec détermination dans l'aventure maoïste qui va l'occuper jusqu'aux années 80. Pendant cette période, compagnon de route d'Antoine Vitez, Alain Badiou s'oriente plutôt vers l'écriture dramatique (entre autres la pièce *L'Écharpe rouge*).

En 1988, il publie une somme philosophique *L'Être et l'événement* qui sera complétée en 2006 de sa suite *Logiques des mondes*. En septembre 2018, vient de paraître le dernier volet de cette saga philosophique *L'immanence des vérités*. En 1999, il est nommé professeur à l'École Normale Supérieure puis professeur émérite en 2004. Son œuvre est abondante et diverse, elle comprend des romans, des pièces de théâtre, des essais de philosophie (*La République de Platon* en 2012), de politique (*De quoi Sarkozy est-il le nom ?* en 2007), ou encore de mathématiques (*Éloge des mathématiques* en 2015). Alain Badiou est une personnalité incontournable dans le paysage intellectuel français et bénéficie en outre d'une renommée internationale.

Il est artiste associé à La Commune depuis 2014.

Il y a notamment notamment donné son séminaire de philosophie du 27 octobre 2014 au 16 janvier 2017, date à laquelle il s'est achevé avec les 80 ans d'Alain Badiou.

Ce séminaire existait depuis 1966, donc depuis 50 ans, d'abord au Collège Universitaire de Reims, puis à Paris-8, puis au Collège International de Philosophie, puis à l'École Normale Supérieure, et enfin à La Commune d'Aubervilliers.

Il est en cours de publication aux éditions Fayard, pour la part sur laquelle la documentation est suffisante, soit à partir de l'année 1983-84.

Marie-José Malis

Marie-José Malis, native de Perpignan, est ancienne élève de l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm à Paris et agrégée de lettres modernes. Son parcours est jalonné de rencontres et d'expériences qui ont forgé son travail et son approche du théâtre : tout d'abord la lecture des textes et la rencontre avec des œuvres telles que celles de T. Kantor, K.M. Grüber, A. Vitez, puis son activité de formatrice dans diverses universités où elle enseigne le jeu et la dramaturgie. Elle crée et dirige une licence professionnelle-théâtre à Perpignan, elle intervient au Théâtre de la Vignette - Université Paul Valéry à Montpellier et au Conservatoire de Genève. Elle dirige La Commune, Centre Dramatique National d'Aubervilliers depuis le 1er janvier 2014.

En 1994, elle fonde la Compagnie La Llevantina, qui a fait l'objet de 1998 à 2002 d'une convention de résidence signée entre la DRAC Languedoc-Roussillon et le département des Pyrénées-Orientales. En 2002, La Llevantina devient compagnie conventionnée. De 2007 à 2010, La Llevantina est en résidence au Forum de Blanc-Mesnil puis en 2010 au Cent quatre. En 2010, Marie-José Malis est accueillie en résidence Villa Médicis hors les murs à New York et à l'École CalArts de Los Angeles.

Des partenaires fidèles suivent et accompagnent le travail de Marie-José Malis depuis plusieurs années : le Théâtre Garonne de Toulouse, l'Échangeur à Bagnolet, le Forum du Blanc-Mesnil, le Théâtre des Bernardines à Marseille, le Théâtre universitaire la Vignette à Montpellier, l'Espal Scène conventionnée du Mans, L'Archipel scène nationale de Perpignan.

Le théâtre de Marie-José Malis est un théâtre du texte et de la présence. Les acteurs y développent une vérité d'expression particulière et l'espace aussi y est remarqué pour sa densité poétique et sa dimension de théâtralité assumée. La question qui travaille continuellement ses mises en scène est au fond la question du devenir du théâtre : comment l'expérience

théâtrale, ses qualités propres et uniques, ses conditions matérielles, spirituelles, peuvent être maintenues aujourd'hui pour les spectateurs actuels ? Le choix des textes va avec cette préoccupation : le répertoire de la compagnie varie entre de grands textes du répertoire et des textes mineurs, poétiques ou théoriques, plus actuels, qui permettent de montrer que le théâtre est un lieu qui organise la pensée du temps, met en lumière ses déchirures, les conditions de son courage aussi. Sa conviction est que le vrai théâtre est aussi rare que la vraie politique. La représentation doit redonner à sentir comment ce soulèvement a lieu, ici et maintenant, comment les conditions de la vraie politique sont rendues aux hommes, dans la chaleur et le travail du théâtre.

Marie-José Malis a mis en scène :

- *Aléthéia*, des traces des grandes ombres, sur des textes de JL Godard, parcours spectacle conçu pour la Forteresse de Salses
- *Ouvriers Paysans*, de Jean-Marie Straub et Danièle Huillet, d'après le roman d'Elio Vittorini
- *Les femmes de Messine* créé dans le cadre du festival Octobre
- *Edipe le tyran*, de Hölderlin d'après Sophocle,
- *Enter The Ghost*, d'après Contre la Télévision de Pier Paolo Pasolini,
- *Un orage serait bien beau ici*, d'après *La Promenade* de Robert Walser
- *Le Prince de Hombourg* de Kleist, en collaboration avec Alain Badiou
- *On ne sait comment* de Luigi Pirandello
- *La Volupté de l'Honneur*, de Luigi Pirandello
- *Les Géants de la Montagne*, de Luigi Pirandello
- *Le Rapport Langhoff*, créé à La Comédie de Genève
- *Hypérion*, de Hölderlin créé pour le festival d'Avignon In 2014
- *La Vraie Vie*, avec des jeunes d'Aubervilliers, à partir du texte d'Alain Badiou
- *La Pièce d'Actualité n°8 - Institutions*, créée à La Commune Aubervilliers
- *Dom Juan*, de Molière
- *Vêtir ceux qui sont nus*, de Luigi Pirandello